Partie 3

Virginie Despentes — 2020, Discours
Virginie Despentes
Recueil de discours, p. 25

Il est entendu que les grands prix continuent d'être exclusivement le domaine des hommes, puisque le message de fond est : rien ne doit changer. Les choses sont très bien telles qu'elles sont. Quand Foresti se permet de quitter la fête et de se déclarer «écœurée», elle ne le fait pas en tant que meuf – elle le fait en tant qu'individu qui prend le risque de se mettre la profession à dos. Elle le fait en tant qu'individu qui n'est pas entièrement assujetti à l'industrie cinématographique, parce qu'elle sait que votre pouvoir n'ira pas jusqu'à vider ses salles. Elle est la seule à oser faire une blague sur l'éléphant au milieu de la pièce, tous les autres botteront en touche.

Pas un mot sur Polanski, pas un mot sur Adèle Haenel. On dîne tous ensemble, dans ce milieu, on connaît les mots d'ordre : ça fait des mois que vous vous agacez de ce qu'une partie du public se fasse entendre et ça fait des mois que vous souffrez de ce qu'Adèle Haenel ait pris la parole pour raconter son histoire d'enfant actrice, de son point de vue. Alors tous les corps assis ce soir-là dans la salle sont convoqués dans un seul but : vérifier le pouvoir absolu des puissants. Et les puissants aiment les violeurs. Enfin, ceux qui leur ressemblent, ceux qui sont puissants. On ne les aime pas malgré le viol et parce qu'ils ont du talent.

On leur trouve du talent et du style parce qu'ils sont des violeurs. On les aime pour ça. Pour le courage qu'ils ont de réclamer la morbidité de leur plaisir, leur pulsion débile et systématique de destruction de l'autre, de destruction de tout ce qu'ils touchent en vérité. Votre plaisir réside dans la prédation, c'est votre seule compréhension du style. Vous savez très bien ce que vous faites quand vous défendez Polanski : vous exigez qu'on vous admire jusque dans votre délinquance. C'est cette exigence qui fait que lors de la cérémonie tous les corps sont soumis à une même loi du silence.